

Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 126 (2023)

Buchbesprechung: Chronique littéraire

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Chronique littéraire

Projet Idaho

PASCAL LOVIS



«Non seulement sa vie numérique s'était évaporée, mais en plus, manifestement, sa vie réelle n'était pas plus tangible. Son numéro de téléphone fixe n'était pas attribué; un autre nom était annoncé à son adresse et même les écoles qu'il avait fréquentées ne le mentionnaient pas. Pour couronner le tout, il n'y avait pas trace de ses publications scientifiques en neurologie artificielle dans les revues spécialisées et, pire que ça, son nom ne figurait même plus dans les articles de ses collègues qui l'avaient toujours cité » (p. 33).

C'était comme s'il n'avait jamais existé... Imaginez que vous soyez plongé dans un monde dans lequel votre identité s'est évaporée! Votre appartement est habité par quelqu'un d'autre, vous n'existez plus sur Internet, tout s'est effacé. Pourtant vous êtes bel et bien là, vivant. C'est ce qui arrive à Dan Horskia, protagoniste de *Projet Idaho*, le premier volet du dyptique de Pascal Lovis *Terre hantée* qui est suivi de près par *Mémoires spectrales*. L'auteur nous offre une plongée réussie dans l'univers de la littérature de science-fiction alors que son premier texte publié aux éditions de la Société jurassienne d'émulation (en coédition avec PVH éditions), *Chroniques des Regards perdus* aussi paru en deux tomes — *L'Héritage des Sombres* et *Le Sanctuaire des Renégats* — explorait plutôt brillamment le genre de l'*heroic fantasy*.

Nous partons avec Dan à la recherche de sa mémoire, de sa vie, de son identité. Par certains côtés, *Projet Idaho* peut faire penser à *Matrix* : en effet, Dan est ballotté d'un monde à l'autre sans trop savoir ce qu'il se passe. Il y a un brouillage de la réalité qui pousse le lecteur à se mettre en quête de l'histoire de Dan dans une volonté frénétique d'en savoir davantage.

En parallèle, le chapitre liminaire nous montre Weasle, un soldat qui arrive sur terre et tombe nez à nez avec une créature nommée « élide », composée de « limbes de couleurs, dansant dans une structure diaphane » (p. 19) qui prend possession de son corps. Une autre énigme est d'emblée posée en parallèle à la quête de vérité entreprise par Dan, que sont ces élides qui ont colonisé la Terre, quel est leur objectif, où sont passés les autres humains ?

Au fil du livre et des informations qui sont distillées par l'auteur, le lecteur s'interroge sur la réalité, la vérité, les réalités et les vérités alternatives. Ces questionnements — même s'ils ont lieu dans un monde éminemment imaginaire — amènent à sonder notre propre monde et notre propre rapport à la vérité et à la réalité : « M. Horskia, commençons-t-il, de tout temps, des gens en mal de reconnaissance ont échafaudé des théories gratuites et sans fondements destinées à se créer une audience et se sentir importants. Dans des sociétés où la liberté d'expression est garantie, vous ne pouvez pas échapper à ces prophètes de l'apocalypse persuadés d'avoir découvert la plus grande conspiration de tous les temps ».

La succession de scènes spectaculaires et cinématographiques précisément décrites, accompagnées de dialogues percutants sur un rythme soutenu permet à Lovis dans son roman de science-fiction de mener à la fois une plongée vertigineuse dans la psychologie du personnage principal et une réflexion plus générale et politique sur le pouvoir et la vérité.

D'ailleurs, le second tome, *Mémoires spectrales*, est plus politique et nous interpelle sur le rapport à la vérité qui doit être le nôtre, notamment lorsque l'on exerce le pouvoir politique, y compris et même surtout lorsque l'on fait face à une situation d'urgence. Toute vérité est-elle nécessairement bonne à dire ? Un mensonge peut-il être nécessaire pour protéger les populations ? À l'heure de WikiLeaks, des *fake news* et des vérités alternatives de Donald Trump, ces problématiques sont judicieusement posées par l'auteur dans un cadre fictionnel.

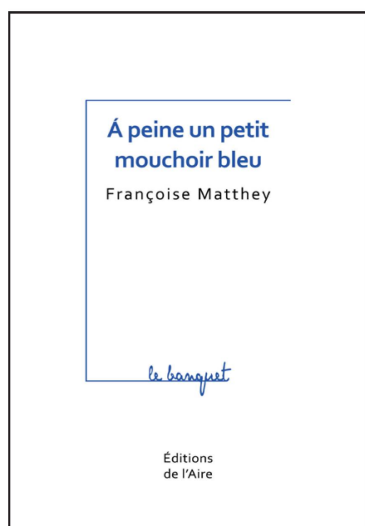
Jean Cocteau disait: «Le roman est un mensonge qui dit toujours la vérité». Parfois, il est nécessaire de prendre de la hauteur (beaucoup de hauteur) pour penser et la littérature est un bon moyen de le faire. Cela dit, ne brûlons pas les étapes. Le tome 2 fera sans aucun doute l'objet d'une chronique plus détaillée dans une prochaine édition des *Actes de la SJE*. (Valéry Rion)

PVH Éditions, coll. « Terres hantées », Neuchâtel, 2023 (200 pages)

Pascal Lovis est diplômé en biologie moléculaire. Il est aujourd'hui enseignant à plein temps en biologie et chimie au Lycée cantonal de Porrentruy. Il a quatre enfants et vit à Delémont. Il est l'auteur de deux diptyques romanesques de littérature de l'imaginaire. Le premier « Chroniques des Regards perdus », composé de « L'Héritage des Sombres » et du « Sanctuaire des Renégats » est un cycle de fantasy, alors que le second « Terre hantée », avec « Projet Idaho » et « Mémoires spectrales », est un cycle de science-fiction.

À peine un petit mouchoir bleu

FRANÇOISE MATTHEY



« Il faudra *faire avec*, elle dit. Ou plutôt... sans. Avec sans. [...] *Faire avec*. Ce qui n'est plus. [...] Il faudra *faire avec*. Et demeurer. Sans » (p. 11). C'est ainsi que s'ouvre le livre de Françoise Matthey sous le signe de l'absence, du manque, du deuil. Les figures de l'opposition, les antithèses, les oxymores — avec / sans — sont là pour montrer l'incompréhension face à un événement radical qui marque une coupure nette, entre présence et absence. On peut s'y préparer. Néanmoins, cela reste un événement brutal, irréductible, incompréhensible et mystérieux. Le « sans » occupe à

lui seul une phrase qui pose l'énigme métaphysique, le gouffre devant lequel on se penche. *À peine un petit mouchoir bleu* est une évocation poétique qui traite de la mort prochaine d'une amie, de ce que représente cette béance laissée par la mort auprès des vivants. Les moments où la mort approche ne donnent que plus de valeur aux étincelles de la vie, aux instants qui restent encore à vivre : « Quand, au terme de votre existence, la mort vous sourit, vous ne pouvez croire qu'en la vie, la vie qui palpite dans l'instant immensément fragile, aux creux de vos frêles poignets » (p. 66). On pourrait croire que ce livre parle de la mort, mais en réalité, c'est un livre qui évoque la vie, même si c'est à son crépuscule, c'est peut-être là qu'elle est le plus intensément vécue. C'est d'ailleurs elle qui est répétée en anadiplose ; elle aussi qui est métaphorisée comme un pouls qui bat dans le temps qui reste à vivre.

Donner la parole à une mourante, sous forme de bribes, de fragments poétiques pour célébrer la vie qui s'éteint mais qui pourtant brille encore dans la nuit, c'est donc ce que nous donne à entendre Françoise Matthey : « Le sol peut être dur ou tendre pour qui s'offre aux pistes de la vie. En tentant d'accueillir ce qui nous lie à l'univers des autres, des univers quelquefois constellés de disparus demeurés sur le seuil, d'autres où dansent les fêtes ingénues de l'enfance, où apparaissent peut-être des fêlures mais où se déploie aussi le bonheur de gestes

bienveillants, on prend le risque de faire place à l'humain, cette énigme qui ne cesse de se donner en creux. Cela seul importe probablement, elle dit ». On insiste sur ces paroles en forme de concession, de confession et de conseils à ceux qui restent. Un regard jeté sur le chemin parcouru montre rapidement que sans doute les rencontres qui marquent le plus l'existence. Il faut faire avec la douleur: « elle veut asservir la douleur elle dit, la douleur tapie comme une louve harassée entre son poulx et sa gorge [...], elle voudrait, elle aimerait... Parce que vivre encore ». Tout le corps se tend vers un seul objectif: l'envie, le désir de vivre encore.

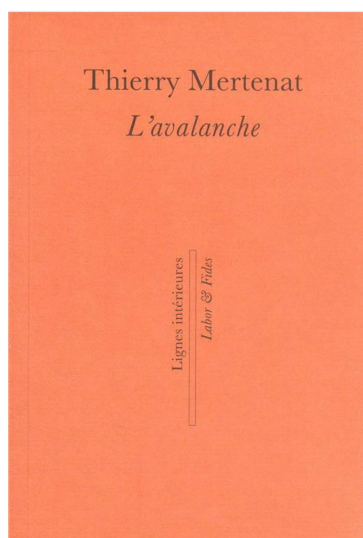
Pourtant inexorablement, le temps — ce « joueur avide » — passe et l'horloge « tantôt sonnera l'heure »: « Autour d'elle, le demi-jour et la lumière s'affrontent. Elle a froid, un peu. Resserre son étole. Interroge sa montre. Quelle heure est-il? Plus précisément, quelle heure est-il à la pendule de sa vie? Ce qu'on lui dit n'a rien à voir avec ce qu'elle entend de son corps. Ce qu'il en reste. Qui ne l'autorise plus à ce qui, jusque-là, lui paraissait normal. Osciller entre résignation et lutte? Abdication et foi? À partir de quel centre? Par quels mouvements intimes pour ne pas céder à l'angoisse, aux déroutes? Son futur? Sans vue panoramique. Sans grand dehors. *Faire avec* » (p. 35). Le froid la gagne, la mort approche. Il y a, à ce moment-là, plus de questions que de réponses, comme dans la vie, comme dans la littérature et comme dans la poésie. (Valéry Rion)

Éditions de L'Aire, 2023 (88 pages)

Née à Strasbourg, Françoise Matthey vit aux Reussilles au milieu des pâturages et des sapins. Passionnée par le monde des livres, elle a pratiqué son métier de médiathécaire à l'Office fédéral du sport pendant de nombreuses années avant de diriger la bibliothèque régionale de Tavannes. Elle a reçu le prix Schiller (2001) et le prix d'encouragement de la Commission de littérature de langue française du canton de Berne (1995). Depuis 2011, elle se consacre entièrement à l'écriture (www.poesieenmouvement.ch et www.diju.ch).

L'Avalanche

THIERRY MERTENAT



Les voies de la destinée ressemblent parfois à des lignes de failles qui travaillent souterrainement avant de percer au grand jour... Car du temps, il en faut, pour rendre compte de l'irréparable.

L'Avalanche s'ouvre sur un concert de marteaux-piqueurs à Genève, rue des Délices, prélude à l'installation d'un arrêt de bus sous les fenêtres de Thierry Mertenat. Dans la posture du «reporter en chambre», celui-ci observe l'«humanité en transit»: autant de voyageurs, autant de parcours singuliers. Qu'il descende dans la rue, il est sur son lieu de

travail. Et il embarque le lecteur dans ses déambulations de localier passionné, toujours à l'affût, carte de presse vissée au fond de la poche, racontant les drames ordinaires, allant à la rencontre des invisibles, des gens de peu, des cabossés de l'existence, des êtres hors normes, au plus juste des faits, à hauteur d'homme. L'œil vif et tendre, il prend le pouls de sa ville, observant la vie qui va, souvent mal, et celles et ceux qu'elle jette dans le caniveau. Au clinquant et au racoleur, à la chasse aux scoops, il préfère l'exploration des marges: «Les éditorialistes du surplomb ne sont pas mes préférés, qui commentent le réel par-dessus les épaules de ceux qui le subissent». Il se réserve le droit de se taire quand il n'y a rien de digne et de décent à relater. Pas de lyrisme déplacé; simplement la rigueur de l'enquête, de même que l'élégance et la beauté percutante d'une langue au service de l'âpre vérité.

John, le «rasta sans âge», parti de Dakar il y a 40 ans, à présent en rade à Genève. Philippe le schizophrène, «embastillé dans son délire». En plein confinement, les rats dans la ville, en quête de déchets à se mettre sous la dent (en cela, «compagnons[s] de nuit du localier») et les prostituées sans clients, privés de septième ciel tarifé. Les chiens écrasés, ou parfois mordus: «agression gratuite d'un épagneul papillon par un pitbull», l'un mort, l'autre euthanasié. Un féminicide, perpétré

par un voisin sans histoires, « grand-père aimé et aimant », « [...] à qui l'on [aurait donné] le Bon Dieu sans confession, jusqu'au soir où le diable a surgi en lui tendant un pistolet ». Dans un autre registre, les « givrés » du bout de la jetée, à l'eau au plus fort de l'hiver ; et encore, le déploiement dérisoire de barbelés pour protéger un sommet diplomatique d'un potentiel attentat terroriste... En vrac — car la vie ne fait pas le tri —, quelques échantillons de ces « bas morceaux du réel », poignants ou triviaux, qui aimantent le journaliste... Profonde empathie, humilité et sens de la formule !

Le récit évolue au fil des souvenirs de Thierry Mertenat — tant professionnels que personnels —, la plupart frangés d'obscur. Insensiblement, on glisse vers ce que l'on pourrait appeler le « fait divers fondateur ». L'auteur retourne aux sources, à Porrentruy, auprès de sa mère Betty, belle et forte femme, mère courage. Il remonte le temps, évoque les figures de son enfance, les deuils familiaux, le départ déchirant de sa « sœur de cœur » pour finalement arriver au vif du sujet : à la mort de son père, Marcel, enseveli sous une coulée de neige avec trois de ses élèves de la « canto » lors d'un camp de ski à Leysin. On est le 14 février 1962 ; le futur journaliste est âgé de deux ans et demi. Soixante ans après le drame, il se rend sur les lieux, au pied de La Berneuse, pour mener sa propre enquête, méticuleuse, implacable. S'appuyant sur les coupures de presse soigneusement conservées par sa mère, sur les témoignages des sauveteurs, Thierry Mertenat prend son passé à bras-le-corps, et la lumière se fait.

« Je suis devenu l'enfant du fait divers, cette rubrique à laquelle mon père, sans l'avoir voulu, a donné son nom. [...]. Elle me terrorisait, elle me fait vivre. J'ai appris à l'investir avec les mots du métier qui est le mien. Me voici fait diversier. Par passion pour les gens. J'ai fini par aller dans la montagne qui m'avait pris mon père, je l'ai apprivoisée, puis adoptée. Surtout, je l'ai fait parler.

Ces visages dans la nuit, giflés par la neige, m'ont raconté ce qu'ils avaient vécu [...]. De longs et fraternels entretiens, images à l'appui. Les chiens n'étaient plus là, leurs maîtres, si, des retraités bavards à la mémoire intacte. J'ai payé les tournées, on s'est pris dans les bras, certains sont morts depuis ».

Reconstitution de la tragédie et reconstruction du portrait du père, à partir de fragments de mémoire, celle des gens qui l'ont connu, celle de l'enfant : Marcel était un être sain et sportif, doté d'« une physionomie à bivouaquer sous les étoiles », généreux, unanimement apprécié, meneur

d'hommes (au civil comme au militaire), enseignant charismatique, amoureux à la plume inspirée, père attentionné...

Jaillissement de la parole pour Thierry Mertenat, que le drame avait voué au mutisme pendant de longues années. Le propos est sobre, l'émotion est là, en creux, qui prend le lecteur à la gorge.

L'Avalanche est un récit pétri d'humanité, écrit à la première personne, au présent, et qui avance selon la logique d'une prise de conscience lente, libératrice. Parti du malheur des autres pour revenir au sien propre, regardant maintenant la mort dans les yeux, le fils écrit : « Ton absence a pesé; elle ne pèse plus. » Image forte : on le voit lancé dans l'ivresse joyeuse d'une descente dans la poudreuse avec ses enfants, sur la piste fatale, alors que dans la montagne résonne l'écho de « Youpi ! », le surnom de Marcel : « deux syllabes rapides comme l'éclair, fugaces et joueuses ». (Christiane Lièvre Schmid)

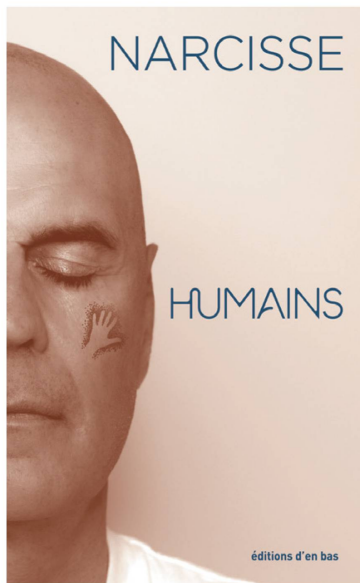
Labor et Fides, coll. « Lignes intérieures », Genève, 2022 (144 pages)

Thierry Mertenat est né à Bienne en 1959 et a grandi à Porrentruy. Après des études de lettres à Neuchâtel et à Genève, il a été chroniqueur culturel dans la cité lémanique pendant 25 ans, d'abord au Journal de Genève (jusqu'à la disparition du titre), puis à la Tribune de Genève, avant de rejoindre la rubrique locale du même journal.

En tant qu'écrivain, Thierry Mertenat a publié plusieurs récits chez Labor et Fides, tous en prise avec un réel occulté, sordide ou poignant et des métiers méconnus : Levées de corps, photographies de Steeve Iuncker, (2008), La Vie secrète du Diogène, photographies de Magali Girardin (2009), Chronique de la violence conjugale (2011), Les Feux de l'action, en immersion chez les pompiers (2016), Dehors — journal d'un localier (2019).

Humains

NARCISSE



Avant d'être un livre, *Humains* est — et peut-être surtout — un spectacle. Un spectacle visuel, auditif et vivant qui nous plonge dans une réflexion sur ce qui fait de nous des humains. Si Narcisse joue toujours avec les mots avec une virtuosité sans cesse renouvelée, il manie tout aussi bien des aspects techniques et visuels qui donnent l'impression que ce «seul en scène» est une performance collective.

Dans un face-à-face avec le public à qui il s'adresse en permanence, ce qui plonge le spectateur dans l'univers particulier de Narcisse, le poète-slameur brosse un portrait sans concession de l'humanité. En mettant en scène son spectacle dans le spectacle, en abîme, il fait montre d'une réflexion ludique et critique sur son propre discours: « Qu'est-ce qui nous a conduits à avoir eu envie ou à avoir eu besoin d'un téléphone intelligent? [...] C'est une histoire fascinante. J'aimerais bien écrire un jour un spectacle qui la raconterait. **Ça commencerait comme cela** » (p. 11). Cette perspective critique est celle qui est exigée du spectateur qui se doit de penser pendant le spectacle. Penser à l'humanité et porter un regard critique sur elle. Cependant, l'humanité commence par soi-même et il est souvent plus ardu de porter un jugement impartial et impitoyable sur soi-même. Narcisse est d'ailleurs en discussion avec sa propre conscience — lui-même sur une projection vidéo — pendant le spectacle et nous suivons leurs échanges, leurs débats, leurs désaccords. Ne sommes-nous pas toutes et tous en conflit plus ou moins permanent avec notre propre conscience? Ne sommes-nous pas pétris de contradictions? Les comportements absurdes et les remises en question permanentes ne sont-ils pas le lot de chacun d'entre nous? C'est un moment particulièrement intéressant qui illustre la perspective autoréflexive et autocritique du spectacle.

Si je vous raconte certains de ces épisodes du spectacle, c'est non seulement pour vous inciter à lire *Humains* mais surtout pour vous inciter à voir *Humains* dans une véritable salle de spectacle. Vous plongerez dans une vision documentée et critique dans l'histoire de l'humanité pour montrer qu'avant tout, ce qui fait de nous des humains, c'est parler, communiquer avec les autres, tenir un tempo, chanter, imaginer, créer; c'est la recherche du beau par la pratique de l'art, sous toutes ses formes d'expression, dans toute sa diversité de pratiques qui définit notre particularité d'êtres humains: «Moi, ce que j'aime retenir dans ces histoires, c'est que ce qui intéresse le plus l'humain, dans tous les domaines, c'est faire du beau.

Nous sommes faits pour faire du beau

Nous sommes faits pour faire du beau

Nous sommes faits pour faire du beau » (p. 53)

La beauté dans l'écriture passe par la poésie et les textes de Narcisse qui composent ce spectacle n'en sont jamais exempts. En effet, les allitérations et les assonances rythment le phrasé du slameur avec élégance:

« La terre m'a dit

Écoute

Le rire du ruisseau quand fond la glace

Le souffle en cadence

Du vent sur les champs d'avoine

Écoute La voix douce de la Callas

Le chant de Daniel Balavoine

Écoute ce couple cubain qui danse

Le mambo

J'ai écouté et l'ai dit

Dieu que c'est beau » (p. 52)

Les consonnes sifflantes et chuintantes sont entêtantes et donnent une musique particulière aux mots, accompagnées par des personnifications de la nature qui montrent que le monde est beau, comme sa représentation artistique et poétique qui le sublime. Le spectacle n'est pas un réquisitoire, c'est un éloge à la beauté du monde et à la beauté de l'art qui y contribue. Le ton est donc résolument optimiste et cet optimisme est communicatif. (Valéry Rion)

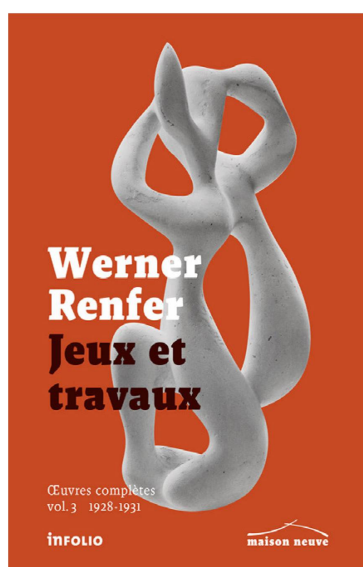
Éditions d'en bas, 2023 (62 pages)

Humains, 2023, mise en scène de Jean-Philippe Daguerre et Narcisse,
80 minutes, coproduction SLALOM - CREADIFFUSION

Jean-Damien Humair est né à Porrentruy en 1967. Il est l'auteur de musiques de film, de bandes-son de spectacles et d'albums pour divers artistes. En 2006, il découvre la poésie slam et poursuit depuis, sous le nom de Narcisse, une carrière active sur la scène internationale du slam. Il crée en 2014 le spectacle: « Cliquez sur j'aime », doublé d'un CD et d'un livre. Il présente en 2018 un nouveau spectacle: « Toi tu te tais ».

Désormais

HUGHES RICHARD



Voici un recueil qui a failli ne jamais voir le jour si l'on en croit les explications données par l'auteur, et il n'y a aucune raison de mettre en doute sa parole. Il a connu en effet bien des mésaventures, fut perdu pendant de nombreuses années avant d'être miraculeusement retrouvé. *Désormais* est constitué de poèmes dont l'écriture s'étend sur plusieurs décennies, de 1957 à août 2001. *Désormais* est aussi le titre du dernier texte du livre qui s'étend sur 24 pages. Les plus anciennes pièces du recueil sont d'une facture classique, les vers y sont disposés en quatrains parfaitement ordonnés, et si bien tournés que Jean Cuttat lui-même ne les renierait pas.

Le premier poème du recueil a pour titre *Avec*, le seul du livre qui n'est pas daté. Il donne le ton de l'ouvrage. Y sont sans cesse présents le pays natal — celui du Plateau —, les aventures, les errances, la littérature, surtout la poésie, source constante pour Hughes Richard d'enthousiasme, mais aussi de déceptions, de désespoir même. À ses yeux, l'œuvre n'est jamais à la hauteur de ses rêves, d'où sans cesse des remises sur le métier. La poésie donc est une longue patience, l'inspiration, le souffle n'y suffisent pas, lui faut aussi le travail de l'artisan. *Aragone 27 février 1966*, traduit bien l'angoisse qui saisit Hughes Richard lorsqu'il prend tout à coup conscience du risque de l'échec définitif qui peut-être le guette. On lit: « J'ai vu ce qu'il ne faut pas voir / Un homme dans la soixantaine / Barbe hirsute visage de vieillard / Caché sous un large couvre-chef / Qui soudain a levé la tête / Et le coup d'œil qu'il m'a lancé / M'a traversé comme un poignard / Et par la magie d'un seul regard / J'ai compris ce qui m'attendait / Moi qui ai rompu les amarres / Sans prendre le bateau pour autant ». La vue

de cet homme qui n'a apparemment plus d'illusions provoque en lui une véritable panique. Il poursuit : « Car il y a les années qui passent / Il y a ce mal qui perdure / Trop de poèmes en panne / Qui squattent ma mémoire / Sans qu'un soir j'aie le courage / De les vouer aux flammes ». De ce doute va cependant surgir l'espoir, il est lié à une redécouverte de la beauté du monde : « Mais ainsi à le reconnaître / La brume déjà se disperse / Et tout autour du port / Des vitres explosent au soleil / Au loin les îles reculent / Le lac est redevenu calme ». La sérénité de la matinée ramène donc tranquillité et optimisme. Sur le plan formel, le poème se présente comme une suite continue de vers courts non rimés qui font penser à l'alignement des octosyllabes — vers courts eux aussi — offerts par les romans courtois de Chrétien de Troyes et de Marie de France. Absence totale de ponctuation, qui ne gêne pourtant en rien la lecture.

Dimanche au bord du lac est daté d'avril 1988 à Neuchâtel. Il porte en épigraphe cette phrase désenchantée empruntée à Apollinaire : « Où est le Dieu de ma jeunesse ». Cinq quatrains, parfaitement rimés et réguliers, formés chacun de deux octosyllabes et de deux hexasyllabes alternés. Ils distillent avec élégance une douce mélancolie en harmonie avec la citation :

*Soudain les cloches du dimanche
Sonnent comme autrefois
Et un merle au bout de sa branche
Ne chante que pour moi.*

Lorsqu'il évoque son parcours, Hughes Richard donne l'impression de n'avoir jamais été à sa place. Il en parle dans un poème de l'automne 1988 : « Alors l'errance m'a déporté vers des pays trop vifs / Pour ma vue et dans les contrées où elle me déposait / Mes feux prenaient mal sous ces immensités d'exil / Partout je demeurais l'enfant des derniers beaux villages / Et en secret mes songes s'échappaient vers le Plateau natal ». Restent à tout jamais dans la mémoire « les derniers beaux villages », associés à la nostalgie de l'enfance.

Les années qui passent apportent au poète une sérénité bienvenue.

Cela donne : « Et ainsi va la roue des choses / Qu'après des années d'errance / Nous voilà seuls à nouveau / Dans les troublants tremblements de l'automne / Et comme plus rien ne presse à présent / Qu'importe l'heure de nos réveils ». On aime la délicatesse de ces « troublants tremblements ». Plus loin, on lit encore : « Nous avons rejoint l'âge / où

les rires enfin s'allègent». Le calme, petit à petit, l'emporte sur l'agitation. Une douce euphorie s'empare du poète. Il l'exprime dans les vers que voici : « À l'aube / Je sors de tes bras / Comme un lilas de mai / Que l'escalier soit raide ou pas / Peu importe puisque je m'envole / Sous les sifflets persifleurs / Des merles embaumeurs de halliers / Presque arrêté à l'entrée du chenal / Un voilier ramène l'aurore au port ». Qui serait insensible à cette association : « Je sors de tes bras comme un lilas de mai » ? Et que dire du chant du merle « embaumeur de hallier » (mélange de sensations auditive et olfactive) ? Quant à l'aurore, elle surgit tout à coup sous la forme d'un voilier qui débouche du chenal. Une pointe d'angoisse, discrète encore certes, mais bien présente déjà, s'exprime dans les lignes que voici : « Et c'était merveilleux / Lorsque nous repoussions les volets / D'aspirer l'aurore et toutes les senteurs de pain frais / Qui la parfumait tout entière / Et ainsi filent / filaient des semaines / Que nous aurions voulues éternelles ». L'éblouissante beauté du monde, l'opulence des moissons, l'ardeur de la canicule, la bienfaisance de l'ombre, tout cela éclate ici : « Campagnes / À perte de vue / De blés mûrs et d'avoine / Ondulant sous le joran du soir / À peine sortis du boulot / La canicule nous soulève vers les hauteurs natales ». Somptueuse évocation, le premier vers tient en un mot, il détermine toute la suite qui culmine avec l'appel aux « hauteurs natales ». Toujours présent le pays natal chez Hughes Richard.

Le recueil s'achève sur un nouvel adieu à *Cher Blaise*, Blaise Cendrars. Il est teinté d'une douce mélancolie au souvenir du poète tant aimé, mais aussi peut-être de ce qu'il fut lui-même, Hughes Richard, et qu'il n'est plus. Écoutons : « Sur moi aussi les années passent / Et sans regret le soir commence à tomber / Ma jeunesse s'éloigne / Qui fut beaucoup la vôtre ».

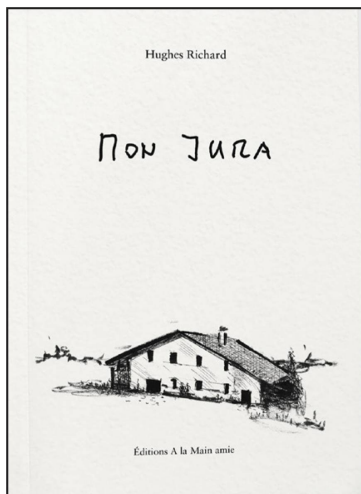
On est reconnaissant à Hughes Richard de nous offrir un tel cadeau.
(Philippe Wicht)

Éditions À la Main Amie, Automne 2022 (115 pages)

Poète, écrivain, Hughes Richard est un spécialiste de l'œuvre de Blaise Cendrars et de Francis Giauque. Il est l'auteur de nombreux ouvrages en vers et en prose. On peut citer : La Saison haute, À toi seule je dis oui, Le Val d'Orvin, Avec, Neiges, ou encore L'Or du Chasseral.

Mon Jura

HUGHES RICHARD



Un livre inspiré à l'auteur par ses années d'enfance, d'adolescence et de jeunesse. C'est son Jura, celui du Plateau de Diesse, de Chasseral et du lac de Biemme, tel qu'il l'a vécu et senti. Il est aussi une ode vibrante à ce pays dont il célèbre avec ferveur les saisons, les paysages, la somptuosité des récoltes. Quatre textes le constituent: *Mon premier hiver d'écriture*, *Sonatine d'étoiles*, *Cyclothérapie*, *Canicule*. Le premier seul est daté, du 12 juillet 2021. A-t-il été écrit d'un seul jet à cette époque-là, ou cette date correspond-elle à

une dernière mise au point? On sait en effet que Hughes Richard est un perfectionniste, il reprend sans cesse ses écrits, les polit, recherche avec patience le mot le plus juste, l'image la plus frappante. Bref, pour lui, l'œuvre littéraire résulte d'une longue maturation.

Le premier hiver d'écriture, pour Hughes Richard, suit l'examen du bachot subi au gymnase de Neuchâtel. Il avoue avoir obtenu ce diplôme grâce à deux professeurs particulièrement compréhensifs. Ce succès, sans l'enthousiasmer, le console pourtant d'un échec subi une année auparavant. Il avait en effet été exclu de l'école normale de Porrentruy, pour une bagatelle, écrit-il. Cet épisode semble avoir laissé une blessure durable et profonde chez lui, celle qui touche à l'amour-propre. Ce premier hiver, à Neuchâtel, il va le passer à errer, à se chercher, sans réussir à se trouver. Certes, il écrit, la passion de l'écriture le dévore déjà, mais cruelle déception, à la fin de l'hiver, en rassemblant et en relisant les pages écrites, il acquiert la conviction qu'elles ne valent rien. En peu de mots, il exprime alors son désespoir: «C'est nul vous comprenez, nul, les professeurs n'avaient pas tort». Peut-être se souvient-il à ce moment-là de l'humiliation que lui avait fait subir son professeur de français quelques mois auparavant en lui rendant une dissertation dans laquelle il n'avait trouvé aucun élément positif, et qu'il avait

copieusement démolie devant toute la classe médusée. Il décide finalement de larguer les amarres, de quitter Neuchâtel. En auto-stop, il rejoint Aigues-Mortes, alors pour lui commence une nouvelle aventure, et un sentiment de plénitude s'empare de lui qu'il exprime ainsi : « Je suis seul, adieu l'Écluse. La mer est haute, les étoiles scintillantes. Pour l'instant, rien à signaler ». C'est la conclusion de *Mon premier hiver d'écriture*. Ainsi, si tout a brûlé, l'espoir renaît. Du fond du XIII^e siècle, le poète Rutebeuf s'exprime en ces termes : « L'espérance de lendemain, ce sont mes fêtes ».

Sonatine d'étoiles porte en épigraphe une citation empruntée à Cesare Pavese : « On ne se rappelle pas les jours, on se rappelle les instants ». Elle évoque avec subtilité l'atmosphère traduite par Hughes Richard dans son texte et renvoie à ces deux admirables alexandrins de La Fontaine : « Jours devenus moments, moments filés de soie, / Délicieux moments, vous ne reviendrez plus ». Écoutons maintenant : « Cette nuit, je suis riche de graines comme le ciel d'étoiles. Tout est serein, tranquille et mélodieux, monstrueusement pur ; les chemins mêmes, fraîchement éclairés, n'échouent qu'aux devantures des fermes qui somnolent. Les rares roches micacées scintillent comme des bijoux sur les cimes dénudées. L'étang brasille derrière les aulnes qui se penchent et le ruisseau, d'habitude à l'écart, vient mêler son clapotis aux chuchotis des berges et des lisières proches ». Tous les mots choisis ici pour traduire la beauté de la nuit sont justes : *tranquille, mélodieux, brasille*.

Cyclothérapie évoque les années d'incertitude, celles où les parents, surtout la mère, s'inquiètent au sujet des projets d'avenir de leur fils. Celui-ci en est bien conscient. Pour échapper à cette obsession, il s'adonne à des activités sportives, pratique le cyclisme. Il avoue ne pas être doué pour cela. Il est fasciné par deux coureurs professionnels de la région, les frères Georges et Roger Aeschlimann. Il les voit rouler et se rend compte de la différence entre ce qu'ils sont capables de produire et ses performances à lui. Les frères Aeschlimann se sont illustrés sur les routes de Suisse dans les années 40 et 50. Ils participèrent même au Tour de France. Georges, surtout, s'y est distingué en 1949, en obtenant la 19^e place au classement général, après avoir terminé la grande étape des Alpes disputée entre Briançon et Aoste dans le petit groupe de coureurs arrivés immédiatement après les championnissimi italiens Fausto Coppi et Gino Bartali, lesquels étaient hors concours.

Rêver, ne rien faire, se laisser aller à ses émotions, faire toute sa place à la lenteur, la célébrer, c'est à cela qu'aspire Hughes Richard, et il

l'assume totalement après l'avoir longtemps combattue, dit-il. On lit : « Rien et j'aime qu'il en soit ainsi. J'aime le vide et la lenteur qui m'entourent. J'aime cet écoulement monotone des heures que scande sourdement un clocher lointain ». Tout est donc calme, serein dans la campagne environnante, jusqu'à ce son qui s'échappe d'un clocher, et qui ne fait que rompre brièvement l'immense silence.

Il arrive aussi qu'une sourde inquiétude s'empare du poète. En effet, ce pays si beau dans lequel il vit, conservera-t-il son charme pour les générations futures ? Il ressent alors l'urgence de le fixer dans des mots. Cela donne : « Oui, qui demain saura encore comme ce pays est beau, comme l'été, entre orages et ciel bleu, y mûrissait à son rythme, tout en nuance et en délicatesse, en clarté et en harmonie, comme vers la mi-juillet ou peu après si la saison avait débuté avec quelque retard, l'espace s'éclaircissait de moissons qui s'annonçaient glorieuses dans leur simplicité et comme alors, pour l'équilibre et le confort de nos pensées, l'horizon semblait sécréter, tant à l'est qu'à l'ouest, un avenir inépuisable ». Fastueuse évocation de l'été, longues phrases, lentes comme la lumière qui s'éteint dans ces journées de juillet. Le lecteur séduit, salue.

Livre émouvant dans sa simplicité. (Philippe Wicht)

Éditions À la Main amie, automne 2022 (104 pages)

Hughes Richard est un écrivain et un poète de grande qualité. Les auteurs de l'Anthologie jurassienne lui ont d'ailleurs réservé une place de choix dans leur publication. Curieux de tout, il est surtout connu comme un spécialiste de l'œuvre de Blaise Cendrars. Il est aussi l'auteur d'une œuvre en vers et en prose. On peut citer : La Saison haute, À toi seule je dis oui, Ici, Le Val d'Orvin, Avec, Neiges, L'Or du Chasseral.

Le Vieil incendie

ELISA SHUA DUSAPIN



La disparition d'un père. Une maison à vider au fin fond de la campagne périgourdine. Une plongée vertigineuse dans des souvenirs que l'on croyait oubliés. Des retrouvailles entre deux sœurs que la vie avait séparées et que le décès d'un père réunit un peu malgré elles pour faire place nette. Lapidairement, c'est ainsi que l'on pourrait évoquer le dernier roman — le quatrième à être publié chez Zoé — par Elisa Shua Dusapin.

Le roman commence par l'arrivée d'Agathe. Elle est scénariste, habite à New York et revient pour vider la maison familiale à la suite du décès de son père. Cette mesure est ainsi décrite : « La bâtisse a l'air fatiguée, le toit affaissé sur les briques comme un géant asphyxié par le lierre. Une voiture est garée sous le noisetier. La fougère écartèle les marches du perron. Par la fenêtre, je devine de la lumière. Je me plaque contre l'œillet de sécurité, recule aussitôt. Je ne m'attendais pas au visage de ma sœur, front énorme, sourcils écartés, yeux de poisson, ma sœur enflée par cette loupe que mon père prétendait avoir délibérément installée à l'envers. D'après lui, nous n'avions rien à craindre ni à cacher, nos richesses étaient intérieures et le monde entier devait savoir que les plus belles personnes vivaient ici » (p. 10). Elle se situe dans un environnement sauvage que la nature est en train de regagner petit à petit. On sent dans cet extrait une tonalité ambivalente dans le rapport au passé et aux souvenirs liés à cette bâtisse, empreinte à la fois de nostalgie, d'amour par rapport à ses habitants et à la fois d'une espèce de répulsion face la décrépitude du lieu. La même ambivalence transparaît tout au long du livre dans les rapports qu'Agathe entretient avec sa sœur, Véra, aphasique, qui a quitté naguère le domicile familial et qui l'assistera dans le débarras de la maison. Tout se passe comme si on avait affaire à une

plongée dérangeante mais fascinante dans un passé révolu qui resurgit dans ce cadre familial si chargé en émotion et en mémoires. Ambiguïté du souvenir d'enfance.

La saleté et la pourriture qui s'installent chez une personne âgée qui se laisse aller dans les derniers instants de son existence est décrite avec beaucoup de sensibilité: «Je procède par catégories. Objets à détruire, à donner. Je ris de me voir appliquer les conseils d'influenceurs en matière de rangement. La fenêtre laisse passer une lumière froide. Les araignées fuient. Elles ne tissent pas de toile mais s'accrochent dans les recoins, autour du four. J'élimine les mortes au fond des casseroles. J'ai commencé par la cuisine, qui me semblait la pièce la plus neutre. Dans un grand sac poubelle, je jette les produits périmés. Moutarde, concentré de tomate. Un pot de masse blanche, de la graisse de canard. Un étage entier est dédié au fromage. Le frigo se rétracte face à mes assauts. Il faut dégivrer le compartiment à congélation. Le plastique se fissure. Dans le bac à légumes, des pommes de terre ont germé. Véra n'est revenue qu'une fois par mois depuis son déménagement. L'odeur du fromage me soulève le cœur. Mes gestes sont rapides. Confitures moisies, restes de beurre, herbes aromatiques flétries» (p. 20). Le dégoût domine. Pourtant, au milieu de cet amoncellement de détritiques en putréfaction, on découvre çà et là une pépite qui déclenche un souvenir: une tenue de patinage artistique, par exemple.

L'intrigue du roman est concentrée, pour ne pas dire ramassée, car elle représente les jours que Véra et Agathe ont passés ensemble dans la maison paternelle. Pourtant, si la trame paraît ténue, elle possède néanmoins une amplitude rare qui tient à la fois à l'acuité avec laquelle Elisa Shua Dusapin décrit les scènes de «discussion» entre la protagoniste et sa sœur et à la profondeur des souvenirs qui se déploient à partir du présent de narration.

Les personnages d'Elisa Shua Dusapin ont des difficultés à se comprendre, à communiquer, à exprimer leurs sentiments. Leurs paroles ne dévoilent pas leurs pensées et l'autrice constate souvent l'échec des tentatives discursives. On pourrait penser que *Le Vieil incendie* suit cette thématique qui devient récurrente dans l'œuvre de l'autrice d'*Hiver à Sokcho*. Or, je me plais plutôt à constater — malgré l'obstacle que constitue le handicap de Véra — que la communication réussit entre Agathe et Véra. Tant et si bien qu'on peut plutôt se réjouir du lien qui les unit par-delà les difficultés langagières. C'est sans doute cela l'amour sororal. Il suffit de gestes pour se comprendre car on se connaît, au sens étymologique du terme (*cum-nascere*), depuis l'enfance, même

si la relation est aussi ambivalente entre deux sœurs qui vivent leur vie chacune de son côté.

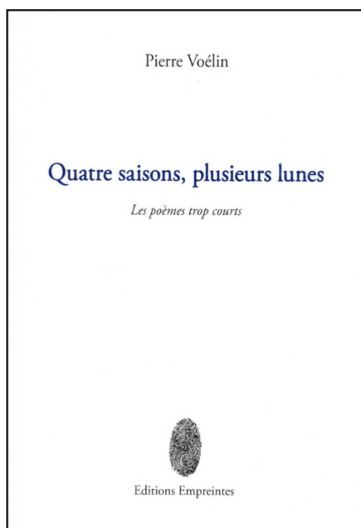
Elisa Shua Dusapin interroge souvent dans ses romans l'acte de créer. Au fil des textes, la multiplicité des pratiques artistiques ou artisanales permet de réfléchir sur le travail de l'artiste. D'ailleurs, l'artisanat et l'art se confondent et se répondent parfois, sans que ce ne soit nécessairement le fruit du hasard. Que ce soit dans l'élaboration de costumes pour des numéros de cirque, dans la création d'un dessin de bande dessinée, dans la confection d'un plat coréen, on plonge dans une intensité émotionnelle, une concentration intense qui laisse imaginer ce que représente le travail d'écriture pour Elisa Shua Dusapin. Ici, Agathe travaille sur une adaptation cinématographique de Georges Pérec et son *W ou le souvenir d'enfance*, ce qui permet d'interroger en abîme la construction et la réalité des souvenirs: « Je reste perturbée. Ce souvenir, Véra l'a-t-elle perdu ? L'ai-je inventé ? Pour moi, il est si lumineux. Mais s'il faut le porter seul, je préférerais l'oublier » (p. 132). Raconter, créer le souvenir, c'est la définition même de la littérature. (Valéry Rion)

Éditions Zoé, 2023 (144 pages)

Née en 1992 à Sarlat-la-Canéda d'un père français et d'une mère sud-coréenne, Elisa Shua Dusapin grandit entre Paris, Séoul et Porrentruy. Elle est diplômée de l'Institut littéraire suisse de Bienne. Son premier roman, « Hiver à Sokcho » (Zoé, 2016, Folio 2018) obtient les prix Robert Walser, Alpha, Régine-Desforbes, Révélation SGDL. En 2021, sa traduction anglaise reçoit le National Book Award for Translated Literature. Plusieurs fois adapté au théâtre, le livre est en cours d'adaptation au cinéma par le réalisateur Koya Kamura, avec Roschdy Zem dans le rôle principal. Suivent « Les Billes du Pachinko » (Zoé, 2018, Folio 2020), prix suisse de littérature et Alpes-Jura, et « Vladivostok Circus » (Zoé, 2020, Folio 2022), sélectionné pour le prix Femina. Ses trois romans sont traduits dans plus de 35 langues.

Quatre saisons, plusieurs lunes

PIERRE VOÉLIN



Ce recueil est fait de très courts poèmes, l'auteur parle même de poèmes trop courts. D'aucuns y ont vu, paraît-il, étant donné leur brièveté, sans doute, des haïkus, ce que Pierre Voélin rejette fermement. Selon lui, tout d'abord, le haïku est propre à la langue japonaise. Ensuite, c'est un poème à forme fixe, aux règles très strictes : trois vers, pas un de plus, pas un de moins, dix-sept syllabes, cinq dans les premier et troisième vers, sept dans le deuxième. Aucune de ces conditions n'est ici réunie. On compte en effet quatre ou cinq vers, et le nombre des syllabes ne joue aucun

rôle. Il ne nous appartient pas de trancher ce débat. Si le point de vue de Pierre Voélin ne peut être contesté, on ne peut refuser aux autres le droit de parler de haïkus — la liberté du lecteur, au moins, est ici en cause. Plus curieux cependant est l'adverbe *trop*. Pourquoi le poème serait-il donc trop court ? Peut-être, dans l'esprit de l'auteur, serait-il inachevé ou ne serait qu'un essai ? Cela paraît peu probable, car cette forme ne fait que refléter son choix. Il renonce ici aux longs développements pour se consacrer à ce qu'il appelle dans un avant-dire, « de brèves captures. » Interprétons donc le *trop* comme une interrogation et non comme une affirmation. Partant d'une chose en apparence banale, d'une fleur, par exemple, d'un animal blessé, du vol ou du chant d'un oiseau, le poète célèbre la beauté du monde dans ses manifestations les plus hautes comme les plus modestes. Tout lui est fête. Par la forme brève, il peut sauver de l'oubli un instant, une sensation subtile, ou une scène fugace. Oui, saisir l'instant qui a valeur d'éternité, voilà qui est œuvre de poète.

Quelques mots, une seule image suffisent ici à dire la fin de tout, en même temps que la tristesse et la mélancolie associées au soleil ayant perdu son éclat de l'été. Cela donne (on salue la dégradation qui passe de *se traînent* à *s'éteignent*) :

*Les guêpes sur la tablette de fenêtre
se traînent — au ralenti — bientôt
s'éteignent — octobre, oh!
Le soleil refroidi!*

La rose trémière n'est peut-être pas la plus prestigieuse des fleurs — elle a même un aspect un peu rustique. Pourtant, elle ne manque ni d'allure ni d'élégance, les quelques vers qui suivent suffisent à le démontrer et, faut-il ici le souligner, elle a été élue par Nerval dans un sonnet des *Chimères*: «La rose qu'elle tient, c'est la rose trémière...». D'autre part, le mot lui-même est beau:

*Traverse l'été — monte — dresse-toi,
ô rose trémière — enjambe
le treillis des enclos,
toi, l'assoiffée
du jardin.*

Quand la gravité est au rendez-vous, cela donne le quatrain que voici dans lequel s'invite l'ombre de la mort:

*Sache que les vents, ce matin,
secouent les sorbiers:
le balai, en visite,
sur ma tombe.*

L'auteur a une haute conception du rôle de la poésie et du poète. Pourtant, comment faut-il interpréter les quelques vers que voici — ils servent de conclusion au recueil:

*Vains ces poèmes que je laisse
à pleins paniers — au feu
ce cœur boiteux,
l'hiver
de l'année du chien.*

Aurait-il eu la révélation soudaine de la vanité, de l'inutilité de toutes choses, y compris de sa propre production ? On en doute lorsqu'il se dit lui-même le poète de l'ultra-modernité et de l'épuisement des formes, et qu'il revendique sa place dans la prestigieuse lignée qui va de François Villon à Jean Grosjean, en passant par Jean de La Fontaine et Gérard de Nerval. Cette place, elle ne lui sera assurément pas contestée. (Philippe Wicht).

Éditions Empreintes 2022, 103 pages

Né en 1949, Pierre Voélin a passé son enfance et son adolescence à Porrentruy. Après des études aux Universités de Genève et de Fribourg, il a enseigné au lycée à Fribourg. Habitué de cette rubrique, il est l'auteur de recueils de poésie et de quelques œuvres en prose, dont la liste figure dans plusieurs numéros des Actes.

